

LES MIETTES

Ce jour-là, dans sa carriole légèrè, rasé de frais, le feutre sur l'oreille et la moustache au vent, Landry Boitel brûlait toutes les étapes. Sur le seuil des auberges, les hôtes qu'il saluait au passage se demandaient intrigués :

—Le fermier de Yvettes est aujourd'hui fier et faroué. Le voilà, ma foi, bien pressé d'arriver à la ville. Landry était pressé en effet. Il avait reçu quelques jours auparavant, une lettre de sa cousine Mme Savin, la veuve d'un notaire de Mantes. Après deux ans de deuil à Paris, la jolie notairesse rentrait au logis et demandait qu'elle soit reçue dans sa demeure. Landry n'en fut pas peu surpris, car il savait que la veuve de son oncle n'avait pas vu de lui depuis plusieurs années. Elle avait probablement entendu dire que le petit Boitel était devenu à son tour un fermier coquet, ayant rade poigne et bon flair, avec ce qui ne gâtait rien, au contraire, — la plus belle moustache blonde du canton. Aussi, pour renouer connaissance, l'avait-elle invité à déjeuner.

Bien que Landry eût l'imagination paisible, l'invitation de la dame lui tournait un peu la tête. Il faisait quelques suppositions qui n'étaient pas à son désavantage. Que présumait-elle, sinon que sa cousine avait gardé une souvenance de leurs jeux d'enfants et désirait redevenir son amie... peut-être quelque chose de plus ? Pourquoi pas ? N'était-il pas orphelin, indépendant, suffisamment riche ? Campagnard il est vrai, mais les quinze et les accès de goutte d'un mari plus vieux qu'elle, avaient dû raviver chez la belle cousine des goûts simples et champêtres.

—Ma foi, — se dit le jeune fermier en mettant pied à terre devant la belle demeure de la notairesse — s'il ne tient qu'à moi, c'est marché conclu, et pour les deux parties, c'est une bonne affaire ! Dans le salon, il trouva le percepteur et le médecin, deux octobrenaires plus âgés que lui, mais assez bien conservés. Cela troubla le jeune homme, et bien qu'il eût mis ses bottes les plus fines, il alla faire une entrée piteuse sans la belle cousine, qui lui tendit la main. On n'attendait que lui pour se mettre à table. Etant le plus jeune, il fut placé non pas à côté de Mme Savin, mais en face d'elle. Elle s'en excusa dans un sourire engageant qui la ramena à l'examina alors plus à loisir. Elle avait beaucoup changé. Elle était toujours jolie, mais plus âgée, avec des rides autour des yeux et un pli fatigué à la bouche. Mais Landry ne trouva pas cela à son goût. Peu après, il s'avisa qu'une plaque était vide auprès de lui, et Mme Savin prévit sa question : —C'est la place de Louisette, cousin, une petite parents orpheline, recueillie par charité et que je fais dîner à ma table. Ne vous croyez pas obligé de vous occuper d'elle.

Elle souriait en disant cela d'une façon de plus en plus aimable, car la moustache blonde de Landry l'impressionnait de plus en plus favorablement ; mais son sourire avait le tort d'accroître entre mesure le sceau de sa distinction. On parla de Louisette. Le percepteur et le médecin s'accordèrent à la traiter de lourdaude et de balourde, et la notairesse, flattée, résuma étonnément les avis de ces messieurs :

—Que voulez-vous, c'est une paysanne. Sans qu'il y parût, ce mot maladroit toucha Landry au vif. Il se sentit étranger et mal à l'aise malgré les courtoisies de la belle cousine. Louisette entra bientôt. Elle posa le plat sur la table, déconchant deux bras un peu rouges, aux attaches trop fortes, mais Landry les trouva potelés à souhait, puis elle s'assit sans bruit pour ne pas attirer l'attention sur elle. Landry avait bien envie de la regarder encore, car, malgré ce qu'on avait dit, elle ne lui avait pas paru si laide que ça ; mais il la sentait si costassée qu'il attendit quelques secondes. Justement ses deux rivaux se lancèrent dans une discussion poétique à laquelle il ne comprit rien ; cela lui permit de se retourner vers sa voisine. Non certes, elle n'était pas si laide que ça ! Jouffluë, les lèvres grasses, mais d'un rose vif, elle avait de beaux yeux noirs et de beaux cheveux, puis un air de santé robuste qu'on aime à voir aux filles de la campagne. Sa contemplation fut troublée par la voix de sa cousine. La dame lui passait une tranche de pâté et les yeux de fermier se fixèrent sur les mains longues, fines et blanches

LES Héros de Niagara

Dès l'origine, les catacrautes du Niagara et les rapides qu'elle forme au delà ont frappé l'imagination des hommes et provoqué des actes insensés dont la série continue. Seul le mobile a changé.

Avant l'occupation européenne, les Iroquois offraient chaque année au "Génié des Baux" une vierge choisie parmi les plus belles de la tribu. Au jour fixé par le conseil des vieillards, la victime était conduite en grande pompe à un pont de la rive, où l'attendait un canot d'écorce paré de fleurs, de fanailles et de fruits. Le sauvage Iphigénie, résignée et plaintive, après avoir dit adieu aux siens, montait dans la barque fatale. On connaît l'amarre, et la frêle embarcation, avec sa poétique effrande, allait s'engloutir dans le gouffre mugissant.

Le progrès n'a fait que transformer cette mode. Aujourd'hui, le spleen, l'amour effréné de la gloire, ces maladies des peuples civilisés, font autant et plus de victimes que la superstition autrécioise.

La "Vie populaire" passe en revue les suicides du Niagara. Parmi les suicidés du Niagara, un des plus célèbres fut un certain François Abbot, surnommé "l'Ermite des chutes".

Ce jeune misanthrope s'était bâti, au bord même de la chute, un cottage, où il vivait seul, jouant du violon... Il resta là quelques années ; puis, attiré par le vide, il se lança dans la catastrophe, du haut d'un rocher qu'on montre encore aux touristes.

Après les désespérés, amants de la Mort, les recordsmen, amateurs de la réclame à outrance. Cette fois, ce n'est pas la catastrophe elle-même, mais les tourbillons situés en aval qui ont été le théâtre de ces exploits. L'aventure, réduite à ses proportions, n'en est pas moins effrayante, et il fallait aux hommes — et aux femmes — qui s'y risquent, en cas de double, ce triple airain dont parle Horace.

A trois milles de la chute, la formidable masse d'eau tombée des lacs supérieurs, se lance à toute vitesse dans l'étroit chenal qu'elle a creusé dès l'origine, et qu'elle élargit tous les jours. C'est un duel gigantesque entre deux éléments... La terre tremble. Comme un troupeau de bêtes en furie, les vagues se précipitent, battant les hautes parois, qu'elles émettent lentement.

Tels sont ces Grands Rapides, véritables Maelstrom, plus terrifiant que celui qui a donné son nom à la terrible et terrifiante nouvelle d'Edgar Poe. Il était naturel que les Américains vissent, un jour, vivre le conte fantastique de leur compatriote. Robert Flack fut l'un des premiers à tenter l'entreprise. Il construisit un grand canot insubmersible, capable, selon lui, de résister à l'étreinte formidable d'un tourbillon. Devant une foule immense, au milieu de laquelle se femme et ses enfants trônaient à la place d'honneur, il s'embarqua plein de confiance en son étoile. L'insubmersible franchit les premiers remous, puis, un craquement sinistre... et Robert Flack s'abîma sous les yeux des siens, accourus pour assister à son triomphe.

Plus connu est le fameux Webb, recordman de la Manche, qui paria de traverser les Grands Rapides à la nage et trouva, dans cette folle tentative, la fin de ses exploits nautiques. Cependant, les Américains n'avaient pas renoncé à leur record. Un tonnelier de Philadelphie, se souvenant du moyen inventé par Edgard Poe, préparait un canot de confiance en son étoile. L'insubmersible franchit les premiers remous, puis, un craquement sinistre... et Robert Flack s'abîma sous les yeux des siens, accourus pour assister à son triomphe.

AU COIN DU FEU

Voici l'hiver sombre et morose, En son manteau de blanc satin, Il va niger, ma porte est close, Je suis tout seul... jusqu'à demain. Tout seul, tout seul... Au coin de l'âtre Où le feu pétille en chantant, Je vois, dans un songe grisâtre, S'enfuir tous mes bonheurs d'autrefois. Pourtant... là-bas, je sais un être Aux grands yeux bleus, aux cheveux noirs, Qui pourrait dissiper... peut-être Les tristes pensées de mes soirs.

Tu te connais... mais tendre aimée, Alers... viens l'associer près de moi, Vois dans la grande cheminée, Il est en cor place pour toi.

Veux-tu, nous parlerons du rêve Qui jadis berça nos amours ; Nous dirons que la vie est brève, Qu'il faut y semer les beaux jours.

Nous chanterons la mélodie Dont nos baisers sont le refrain, En croyant qu'un bonheur, chérie, Il est toujours un lendemain. Et puis, si l'ennui vient, morose, Nous nous ennuierons, si tu veux ; C'est ce pas vraiment douce chose, De s'ennuyer quand on est deux !

LES Jour des Rois

Le 13 nivôse an II de la république — autrement dire le 6 janvier 1794, fête de l'Épiphanie — un détachement du corps d'armées des côtes de Cherbourg entra dans Rennes comme le jour tombait. Il se composait d'une trentaine de grenadiers commandés par un sous-lieutenant. Cet officier se nommait Julien Vernal. Sa jeunesse, son élégance native, la grâce de son visage, qui n'atténuait pas le caractère énergique et martial, formaient un contraste avec la mine assombrie et défaite de ses soldats, où se devinait, dans l'altération de ses traits, la souffrance poignante, résultant d'un excès de lassitude, des rigueurs de cet horrible hiver et des cruelles privations que subissaient depuis de longs mois, partout où elles opéraient, les armées de la république.

En entrant dans Rennes, le détachement se dirigea vers la mairie que s'était fait indiquer son jeune commandant. Laisant ses soldats à la porte, celui-ci en franchit le seuil aux abords duquel s'étaient arrêtés quelques curieux. Lorsqu'un bout d'une demi-heure il reparut, il tenait à la main des billets de logement qui venaient de lui être remis par la municipalité. Il les distribuait à sa troupe. Elle se dispersa aussitôt par petits groupes pour gagner le gîte assigné à chacun d'eux.

Resté seul, il jeta les yeux sur le billet qu'il avait reçu pour lui-même et, gîné par un passant, il se trouva bientôt sur la place du Palais, devant une vieille maison à façade massive, rendue plus menue et plus triste par la nuit qui venait. C'est là que la République le logea durant son séjour à Rennes.

—Le citoyen Lanteny ? demanda-t-il au portier qui était venu lui ouvrir. —Que lui voulez-vous ? —Lui présenter ce bon de réquisition pour logement et subside.

—Entrez, mon officier, fit le portier avec un empressement obéissant. Le citoyen Lanteny va vous recevoir. Par un antique et large escalier en gruit, ils montèrent ensemble au premier étage. Là attendait le maître du logis, un vieillard à physionomie hautaine, tempérée par une expression de bonté et que la vieillesse semblait avoir voulu épargner, traçant elle le laissait sveltes et droit sous le poids des années.

—Soyez le bienvenu, citoyen, dit-il. Je chérissais ma patrie et je professe la plus vive admiration pour ses défenseurs. Quelles furent dictées par une conviction sincère ou seulement par un excès de prudence que nécessitaient les risques auxquels chacun était exposé en ces temps calamiteux, ces paroles prévinrent Vernal en faveur de celui qui lui faisait accueil. Il remercia de son mieux et, quelle que soit l'heure, installé dans une chambre confortable, il acceptait de partager le souper de la famille Lanteny.

Lorsqu'un peu avant huit heu-

LES Jour des Rois

son, ils portaient de nombreuses bosses. Plus dramatique fut la traversée de miss Adda Nicholla, la dernière héroïne du Niagara. C'était une institutrice, qui, lassée de végéter dans une petite ville de la Georgie, résolut de s'illustrer par un coup d'éclat. Comme les deux précédents, elle est reconna un moyen de Poe et de Graham, mais perfectionné à son usage.

La tête protégée par un maquis "ad hoc" munie d'un cordial, d'une lampe électrique et d'un livre... pour charmer les loisirs du voyage, elle se fit enfermer dans un tonneau (captivité intérieurement), et lancer au gouvernail.

Lorsque, deux heures plus tard, on retrouva le tonneau, enfoncé sous un banc de sable, miss Adda était à moitié asphyxiée. Nommons encore John Soales, rival heureux de Webb, qui franchit les Rapides muni d'une simple ceinture de liège.

Brossé par les vagues, déshabillé par les rochers aigus qui rongent le courant, il arriva ensanglanté et demi-mort au terme du voyage et n'a pas eu d'imitateur...

Tous ces hardis compagnons ont conquis, du même coup, la gloire et la fortune. Graham a fondé une tannellerie prospère avec cette marque de fabrique : Au tonneau du Maelstrom.

Quant à miss Adda, elle vend des cycles à cette enseigne ; A l'Héroïne du Niagara.

FN

Journal des Rois 'Sous la Terreur.

Le 13 nivôse an II de la république — autrement dire le 6 janvier 1794, fête de l'Épiphanie — un détachement du corps d'armées des côtes de Cherbourg entra dans Rennes comme le jour tombait. Il se composait d'une trentaine de grenadiers commandés par un sous-lieutenant. Cet officier se nommait Julien Vernal. Sa jeunesse, son élégance native, la grâce de son visage, qui n'atténuait pas le caractère énergique et martial, formaient un contraste avec la mine assombrie et défaite de ses soldats, où se devinait, dans l'altération de ses traits, la souffrance poignante, résultant d'un excès de lassitude, des rigueurs de cet horrible hiver et des cruelles privations que subissaient depuis de longs mois, partout où elles opéraient, les armées de la république.

En entrant dans Rennes, le détachement se dirigea vers la mairie que s'était fait indiquer son jeune commandant. Laisant ses soldats à la porte, celui-ci en franchit le seuil aux abords duquel s'étaient arrêtés quelques curieux. Lorsqu'un bout d'une demi-heure il reparut, il tenait à la main des billets de logement qui venaient de lui être remis par la municipalité. Il les distribuait à sa troupe. Elle se dispersa aussitôt par petits groupes pour gagner le gîte assigné à chacun d'eux.

Resté seul, il jeta les yeux sur le billet qu'il avait reçu pour lui-même et, gîné par un passant, il se trouva bientôt sur la place du Palais, devant une vieille maison à façade massive, rendue plus menue et plus triste par la nuit qui venait. C'est là que la République le logea durant son séjour à Rennes.

—Le citoyen Lanteny ? demanda-t-il au portier qui était venu lui ouvrir. —Que lui voulez-vous ? —Lui présenter ce bon de réquisition pour logement et subside.

—Entrez, mon officier, fit le portier avec un empressement obéissant. Le citoyen Lanteny va vous recevoir. Par un antique et large escalier en gruit, ils montèrent ensemble au premier étage. Là attendait le maître du logis, un vieillard à physionomie hautaine, tempérée par une expression de bonté et que la vieillesse semblait avoir voulu épargner, traçant elle le laissait sveltes et droit sous le poids des années.

—Soyez le bienvenu, citoyen, dit-il. Je chérissais ma patrie et je professe la plus vive admiration pour ses défenseurs. Quelles furent dictées par une conviction sincère ou seulement par un excès de prudence que nécessitaient les risques auxquels chacun était exposé en ces temps calamiteux, ces paroles prévinrent Vernal en faveur de celui qui lui faisait accueil. Il remercia de son mieux et, quelle que soit l'heure, installé dans une chambre confortable, il acceptait de partager le souper de la famille Lanteny.

Lorsqu'un peu avant huit heu-

LES Jour des Rois

res, il entra dans le salon. Lanteny l'attendait assis au coin du feu, en train de lire à la clarté d'une lampe posée sur une table à côté de lui. Le vieillard, en le voyant, se leva, vint à sa rencontre et lui dit :

—Ma femme et ma petite fille vont descendre. Je vis seul ici avec elle depuis que j'ai perdu mon fils et ma bru. Ils sont morts tous deux l'an dernier en nous léguant leur unique enfant, la jeune fille que vous allez voir. Nous portons encore leur deuil, et vous ne nous en voudrez pas, citoyen, si la galette fait défaut à notre table.

—Je vous remercie de l'honneur que vous me faites en m'y recevant, répondit Vernal. Dans votre Bretagne, les soldats de la République ne sont pas accoutumés à semblable accueil et, chez l'habitant, on nous considère plutôt comme des hôtes importuns et malfaisants.

—Venez n'être pas de nos pays demandez à Lanteny après un court silence.

—Je suis Parisien, fils et petit-fils de Parisien. Mon père était avocat. Je me préparais à la même carrière que lui, lorsque éclata la guerre avec l'Autriche. Je me suis engagé. C'était le plus sûr moyen d'échapper aux horreurs que je voyais monter autour de moi dans la capitale. Malheureusement, après avoir combattu sur le Rhin, j'ai été envoyé en Vendée et jeté dans des luttes fratricides. Etre bon Français et répandre du sang français, quel supplice !

—Lanteny, frappé par ces paroles, reprit vivement : —Vous n'approchez donc pas de qui se passe ?

—J'appartiens à une famille royale, déclara Vernal avec gravité.

L'entretien fut interrompu par l'entrée de Mme Lanteny et de sa petite-fille. Quoique moins âgée que son mari, l'aïeule paraissait de beaucoup son aînée, tant elle était cassée, voutée, décrépite. Tout ce qui restait de vie dans ce corps rabougri s'était comme réfugié dans le regard. Il trahissait l'énergie d'une âme accoutumée à souffrir et que la souffrance n'a pu abattre.

Quant à la petite-fille Charlotte, dans ses vêtements noirs elle resplendissait de jeunesse et de grâce et ses vingt ans tiraient un indolent charme de la porcelaine virgine de son visage, comme de la beauté de ses yeux, où Vernal, ébloui, ne lut d'abord que défiance, quand ils l'envoyèrent longuement, tandis que Lanteny le présentait.

—Mais bientôt à la défiance succéda la surprise. Charlotte s'adressait sans doute de voir, dans un de ces officiers de la République que n'inspiraient le plus souvent que crainte et terreur, une jeunesse égale à la sienne et une physionomie qui respirait la bonté.

Vers la fin du repas, le domestique mit sur la table une galette bretonne.

Le gâteau des Rois, observa Lanteny. C'est aujourd'hui l'Épiphanie. Malgré notre deuil, quelques-unes de nos habitudes familiales sont considérées maintenant comme criminelles, nous continuons à les pratiquer entre nous. Vous pouvez vous retirer ou rester, mon officier ; à votre choix.

Vernal hésita une minute sous le regard de Mlle Lanteny qu'il sentait fixé sur lui.

—Ma foi, je reste, fit-il soudain, joyeux et résolu.

Lanteny coupa la galette en quatre, jeta dessus une serviette et présenta le plat tout à tour à sa femme, à sa petite-fille et à Vernal.

—Là la fève, s'écria Charlotte. —Alors, choisit ton roi, mon enfant, lui dit sa grand-mère.

La fève au bout de ses doigts, elle demeura immobile et silencieuse. Son regard allait de Lanteny à Vernal, qui sentait son cœur battre plus fort. Vainement, elle ne savait sur le quel des deux fixer son choix. Son grand-père désigna son hésitation en disant :

—La royauté appartient à notre hôte. Les lois de l'hospitalité le veulent ainsi.

—Soyez donc mon roi, monsieur, murmura-t-elle, en déposant la fève sur le bord de l'assiette de Vernal.

—Il s'inclina, tremblant et troublé. Pais, il prit son verre et le porta à ses lèvres, tandis que les deux vieillards reprenaient :

—Le roi boit !

Braquement, des bruits d'armes tombant sur le pavé retentirent dans le silence du soir. Ils montaient de la rue et furent suivis de coups violents ébranlant la porte de l'hôtel et accompagnés de ce cri si souvent proféré en ce temps-là :

—An non de la loi, ouvrez. Lanteny sursauta.

—On vient m'arrêter, dit-il. —Vous arrêter ? Pourquoi ? demanda Vernal.

—Je suis à Rennes l'agent des princes émigrés ; je correspond

DEPECHES

Télégraphiques

Meurtre d'un Italien.

Buffalo, N. Y., 23 janvier — William Balsamo, un Italien a été assassiné dans une petite épicierie dont il était le propriétaire. On a d'abord soupçonné la Mafia, mais on a arrêté ce matin quatre garçons de quinze à dix-sept ans, par suite d'une confession de l'un d'eux impliquant les autres dans le crime.

EMPBUNT OHIOIS.

New York, 23 janvier — Une dépêche de Tokio au "Times" dit que la banque Industrielle a consenti à prêter \$1,500,000 au gouvernement chinois à un intérêt de 6 pour cent pour une période de trente ans, à condition que la mine de fer de Ham Yang, qui est donnée en garantie, fournisse annuellement un minimum de 70,000 tonnes de minerai à la fonderie de Wskernatou.

Nouvelles de Port Arthur.

New York, 23 janvier — La ville est tranquille. Aucun incident notable ne s'y est produit à l'exception du meurtre de quel ques Russes par des bandits chinois et de quelques incendies suspects, télégraphié les correspondants du "Herald" à Port Arthur.

Election présidentielle.

New York, 23 janvier — Le résultat de la récente élection présidentielle en Colombie est très incertain encore. D'après une dépêche de Bogota au "Herald", par voie de Panama, la situation en général est calme.

Tentative de meurtre.

New York, 23 janvier — Frederick Thrush, un litographe, abandonné par sa femme et son fils à cause de son intempérance, a essayé de les assassiner tous deux aujourd'hui dans le vestibule d'un appartement rue Cinquante-troisième Est. Une lutte terrible a eu lieu entre Thrush et son fils âgé de 17 ans qui essayait de protéger sa mère.

Tentative d'assassinat.

Varsovie, Russie, 23 janvier — Une dépêche de Lonsa dit qu'on a tenté d'assassiner le baron Karff, gouverneur de Lomsa. Pologne russe, dans la nuit du 21 janvier. Trois coups de feu ont été tirés sur lui au moment où il passait en voiture découverte. Une balle a traversé sa casquette, mais il n'a pas été blessé.

Point emporté.

Sharon, Pennsylvanie, 23 janvier — Le pont de Sharpville a été emporté. Victor Dunham et trois étrangers se trouvaient sur le pont. Ils ont luté désespérément pendant un moment mais ont finalement coulé.

Famille du goût du président.

New York, 23 janvier — Le général Horatio King, de Brooklyn, dans une conversation avec le président Roosevelt auquel il faisait visite récemment, s'est vanté d'avoir treize petits-enfants. Le quatorzième est né lundi et le général King en ayant informé le président ce dernier lui a adressé la réponse suivante :

Mon cher général King, Bravo pour vous et surtout pour la mère de votre plus jeune petit-fils.

Caissier infidèle.

Cleveland, Ohio, 23 janvier — Le grand jury a prononcé la mise en accusation de George A. Reese, le caissier de la Produce National Bank qui a fermé ses poches hier.

Arrivée du gouverneur Taft.

San Francisco, Californie, 23 janvier — M. Taft, ancien gouverneur des Philippines, est arrivé aujourd'hui sur le vapeur Korea, avec Mme Taft et leurs deux enfants, son secrétaire, Fred Carpenter, et le juge Wolfe, attorney général des Philippines, qui est en congé.

Le gouverneur a été reçu par des représentants de l'armée et de la marine et des fonctionnaires civils sur le remorqueur Golden Gate auquel les voyageurs ont été transférés après l'arrivée du Korea à la quarantaine.

Le remorqueur a conduit ses passagers au mole d'Oakland, où le gouverneur Taft a pris le train pour Washington. En arrivant à la capitale il assumera immédiatement les fonctions de secrétaire de la guerre.

DEPECHES

Télégraphiques

Meurtre d'un Italien.

Buffalo, N. Y., 23 janvier — William Balsamo, un Italien a été assassiné dans une petite épicierie dont il était le propriétaire. On a d'abord soupçonné la Mafia, mais on a arrêté ce matin quatre garçons de quinze à dix-sept ans, par suite d'une confession de l'un d'eux impliquant les autres dans le crime.

EMPBUNT OHIOIS.

New York, 23 janvier — Une dépêche de Tokio au "Times" dit que la banque Industrielle a consenti à prêter \$1,500,000 au gouvernement chinois à un intérêt de 6 pour cent pour une période de trente ans, à condition que la mine de fer de Ham Yang, qui est donnée en garantie, fournisse annuellement un minimum de 70,000 tonnes de minerai à la fonderie de Wskernatou.

Nouvelles de Port Arthur.

New York, 23 janvier — La ville est tranquille. Aucun incident notable ne s'y est produit à l'exception du meurtre de quel ques Russes par des bandits chinois et de quelques incendies suspects, télégraphié les correspondants du "Herald" à Port Arthur.

Election présidentielle.

New York, 23 janvier — Le résultat de la récente élection présidentielle en Colombie est très incertain encore. D'après une dépêche de Bogota au "Herald", par voie de Panama, la situation en général est calme.

Tentative de meurtre.

New York, 23 janvier — Frederick Thrush, un litographe, abandonné par sa femme et son fils à cause de son intempérance, a essayé de les assassiner tous deux aujourd'hui dans le vestibule d'un appartement rue Cinquante-troisième Est. Une lutte terrible a eu lieu entre Thrush et son fils âgé de 17 ans qui essayait de protéger sa mère.

Tentative d'assassinat.

Varsovie, Russie, 23 janvier — Une dépêche de Lonsa dit qu'on a tenté d'assassiner le baron Karff, gouverneur de Lomsa. Pologne russe, dans la nuit du 21 janvier. Trois coups de feu ont été tirés sur lui au moment où il passait en voiture découverte. Une balle a traversé sa casquette, mais il n'a pas été blessé.

Point emporté.

Sharon, Pennsylvanie, 23 janvier — Le pont de Sharpville a été emporté. Victor Dunham et trois étrangers se trouvaient sur le pont. Ils ont luté désespérément pendant un moment mais ont finalement coulé.

Famille du goût du président.

New York, 23 janvier — Le général Horatio King, de Brooklyn, dans une conversation avec le président Roosevelt auquel il faisait visite récemment, s'est vanté d'avoir treize petits-enfants. Le quatorzième est né lundi et le général King en ayant informé le président ce dernier lui a adressé la réponse suivante :

Mon cher général King, Bravo pour vous et surtout pour la mère de votre plus jeune petit-fils.

Caissier infidèle.

Cleveland, Ohio, 23 janvier — Le grand jury a prononcé la mise en accusation de George A. Reese, le caissier de la Produce National Bank qui a fermé ses poches hier.

Arrivée du gouverneur Taft.

San Francisco, Californie, 23 janvier — M. Taft, ancien gouverneur des Philippines, est arrivé aujourd'hui sur le vapeur Korea, avec Mme Taft et leurs deux enfants, son secrétaire, Fred Carpenter, et le juge Wolfe, attorney général des Philippines, qui est en congé.

Le gouverneur a été reçu par des représentants de l'armée et de la marine et des fonctionnaires civils sur le remorqueur Golden Gate auquel les voyageurs ont été transférés après l'arrivée du Korea à la quarantaine.

Le remorqueur a conduit ses passagers au mole d'Oakland, où le gouverneur Taft a pris le train pour Washington. En arrivant à la capitale il assumera immédiatement les fonctions de secrétaire de la guerre.